

Lina PUIG
Psychanalyste, Membre de l'EPFCL.
13 Bd Rabelais
34000 Montpellier
0670577303

Intervention du 11 Mars 2014 à SAUSSAN

Invitée par l'I. P. & M.

Qu'est-ce qu'une Ecole de psychanalyse ? Pourquoi une Ecole de psychanalyse ?

La psychanalyse est la création de Freud.

Il lui a donné le jour quand il a abandonné la technique hypnotique du procédé cathartique de Breuer, en introduisant celle de l'association libre, nous dit-il, en 1914, dans sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*¹ (p. 70).

Le mot psychanalyse apparaît pour la première fois sous sa plume en 1886.

C'est Freud qui a voulu en remettre la destinée entre les mains d'une association qui en assurerait la pérennité au-delà sa personne.

A partir de l'héritage freudien, le mouvement psychanalytique avec ses divisions, ses avatars, a connu des situations de crise. Si l'on en croit Colette SOLER, depuis l'origine, les avancées de la psychanalyse se sont faites, pas sans crises, « comme si l'effet traumatique de chacune avait une fonction d'éveil, permettant que se dépose un plus de savoir » (*La psychanalyse, pas la pensée unique*², p. 15).

J'essaierai de suivre le développement de ce mouvement, de Freud à Lacan, puis d'apporter un éclairage actuel sur l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien qui s'inscrit dans les avatars de cette histoire.

Je pars de Freud, de sa visée et de ce qu'il en est advenu :

Lorsque qu'il invente la psychanalyse, dans la dernière décennie du XIXème siècle, il est très seul dans cette entreprise qui instaure une nouvelle discursivité dans le monde : Il a découvert qu'à côté des pensées conscientes, il y a des pensées et des désirs inconscients, « insus » de celui qui pense et qui parle !

Il se trouve en butte à l'hostilité quasi générale des ses contemporains et notamment à l'hostilité des cercles scientifiques, car la psychanalyse dérange tous les modes de pensées qui ont émergé dans notre civilisation jusqu'à ces années freudiennes ; elle dérange le « connais- toi, toi- même » des philosophes et des penseurs à la suite de Socrate, elle dérange le « je pense donc je suis » cartésien ; elle dérange la logique. Pire encore, elle dérange la morale, elle scandalise en mettant la sexualité au

fondement de la vie psychique, qu'elle soit pathologique ou normale, en allant même jusqu'à faire débiter la vie sexuelle de l'être humain au berceau.

Lorsqu'il évoque ces années de solitude, il lui semble, dit Freud, que ce fut une belle et héroïque époque, considérant même que le « splendide isolement » dans lequel il se trouvait, avait ses charmes. Et suivant le conseil de Charcot, il avait pris l'habitude « de reprendre sans cesse les mêmes questions jusqu'à ce qu'une lumière en jaillisse spontanément » (Contribution..., p. 90).

Dans ce climat d'hostilité, malgré ses nombreux détracteurs, Freud va réussir à faire entendre puis à partager ses découvertes ! Il va réussir à faire école mais ne créera pas une Ecole comme le fera Lacan.

D'abord quelques jeunes médecins viennois se regroupent autour de lui « pour apprendre la psychanalyse, pour s'orienter dans ce domaine de recherche étrangement nouveau », dit-il, (Contribution..., p. 94). Ce sont eux qui forment, en 1902, la première Société de Psychanalyse, « La Société Psychologique du Mercredi », qui se réunissait chez lui. Ce groupe deviendra par la suite, la « Société Psychanalytique de Vienne » (1908).

La véritable percée psychanalytique sur la scène internationale se fait en 1907, grâce à l'intérêt que les membres de l'Ecole psychiatrique de Zurich, autour d'Eugen Bleuler et de Carl Gustav Jung, vont porter aux théories de Freud et à sa pratique, au grand dam de ses détracteurs, tel le psychiatre allemand, Hoche, qui parlera d'une véritable « épidémie psychique » (Contribution..., p. 98)

Des échanges et des liens de travail vont s'instaurer entre Vienne et Zurich. Un peu plus tard, en 1909, la psychanalyse traversera l'Atlantique.

Pour le moment, en Europe, c'est sur l'initiative d'un Suisse, Jung, qu'un **premier congrès international de psychanalyse** va voir le jour à Salzbourg, le 27 avril 1908.

Au cours de ce congrès seront présentés de façon informelle des cas ; Freud présentera le cas du petit Hans, un enfant de cinq ans qui souffrait de phobie et dont le traitement psychanalytique avait été mené avec succès.

Deux ans après, un **second congrès international de psychanalyse** se tient à Nuremberg, en mars 1910. Freud a 54 ans.

C'est lors de ce congrès qu'il fonde **l'Association Psychanalytique Internationale** (IPA en anglais). Dans la perspective de donner au mouvement psychanalytique une organisation, il avait jugé nécessaire, dit-il, d'adopter la forme d'une association officielle, par souci de prévenir les abus qui pouvaient se commettre au nom de la psychanalyse (Contribution..., p. 122), et d'en confier la direction à un chef.

Un chef est nécessaire selon Freud, mais pas n'importe quel chef, un homme capable d'assumer le rôle de chef et de guide pour assurer l'avenir de l'organisation, une autorité capable de conseiller et de déconseiller (Contribution..., p. 121).

Cette autorité lui avait échue d'abord, dit-il, grâce à l'avance que lui valaient quinze années d'expérience, mais il voulait la transmettre à un homme plus jeune, qui, après sa disparition, se trouverait désigné tout naturellement comme son successeur (Contribution..., p. 121).

Jung lui sembla pouvoir être ce guide.

On voit que pour ce qui est du pouvoir politique sur l'institution, Freud voulait le confier à un disciple. Ce qui fut fait. Mais pour l'orientation doctrinale, pouvait-il y avoir un successeur « naturel » ? Difficile ! Freud est celui qui a su trouver la voie vers l'inconscient ; nous lui devons l'acte instituant de la psychanalyse et tous les textes qui la fondent. Qu'il ait réussi à trouver, seul, la porte d'entrée de la pratique dans laquelle l'inconscient se déchiffre, reste de l'ordre de l'énigme, constate C. Soler (La psychanalyse..., p. 45).

L'association naissante se donna pour but de :

« Cultiver et faire avancer la science psychanalytique fondée par Freud, soit en tant que psychologie, soit dans ses applications à la médecine et aux sciences morales.

Favoriser l'aide mutuelle de ses membres dans leurs efforts pour acquérir et propager les connaissances psychanalytiques » (Contribution..., p. 123).

On comprend le souci qu'a eu Freud de défendre les élaborations théoriques auxquelles il est parvenu, non sans peine, non sans tâtonnements, erreurs, corrections, rectifications, mais toujours pour rendre compte et rester au plus près de ce que l'observation clinique lui enseignait.

Pour lui, mérite le nom de psychanalyse, toute pratique qui se repère par rapport à ce qu'il nomme les piliers sur lesquels repose l'édifice théorico-clinique qu'il a dégagé et qu'il n'a cessé de confronter à sa pratique : la conception relative au rôle essentiel que joue la sexualité dans le déterminisme des névroses, la conception de la sexualité infantile, le transfert, la théorie de la résistance et du refoulement...(Contribution..., pp. 76, 80).

La découverte du refoulement est au point de départ de la psychanalyse. Le refoulement, c'est le rejet de la vérité qui déplaît, celle qui concerne le sexe et la jouissance. Le prix à payer, dit C. Soler, c'est le symptôme, avec son cortège de souffrances pour lesquelles on recourt à la psychanalyse ; le psychanalyste, dans sa pratique, travaille contre le refoulement, à contre-courant donc (La psychanalyse..., p. 15).

Freud a été amené à constater l'impossibilité d'orienter le mouvement dans la direction qu'il voulait lui assigner (Contribution..., p. 123). Des divergences inconciliables sont apparues très vite. Les premières crises ont toutes été occasionnées par les dissensions autour des notions fondamentales de la psychanalyse.

Il n'a pas empêché ceux qui cheminaient en dehors des sentiers qu'il défrichait, de poursuivre selon leur orientation, mais il leur a refusé le droit d'appeler psychanalyse une pratique qui n'avait plus rien à voir avec son invention.

Des séparations se sont produites. Adler et Jung sont partis pour construire autre chose...

Jung a nié le lien de l'inconscient et du sexe ; Adler a substitué au complexe de castration la notion de protestation virile.

Sans rentrer ici dans l'exposé détaillé des concepts freudiens qui donnent à la psychanalyse son armature, je voudrais évoquer la façon que Freud avait de lire les faits cliniques pour en tirer un savoir qui demeurait voilé jusque là, aux yeux de tous :

1^{ère} thèse : la névrose trouve son origine dans la vie sexuelle.

Cela lui avait été suggéré par trois médecins, Breuer, Charcot et Chrobak, à leur propre insu, au point que deux d'entre eux renièrent après-coup leurs propos (Contribution..., pp. 77-80). Quant à Charcot, il ne le revit pas.

Le médecin **Joseph Breuer** d'abord, à propos d'une patiente qui « se comportait en société d'une manière tellement singulière qu'on avait jugé utile, la considérant comme nerveuse, de la confier à ses soins, [s'exclama] en manière de conclusion : il s'agit toujours de secrets d'alcôve ». Devant l'étonnement de Freud, Breuer remplaça le mot « alcôve » par les mots « lit conjugal », en ajoutant ne pas comprendre pourquoi la chose lui paraissait si inouïe.

Le neurologue français, **Jean- Martin Charcot**, ensuite : Un confrère lui parlait d'un jeune couple ; la femme souffrait de graves symptômes et le mari était impuissant ou tout à fait maladroit. Charcot faisait le lien entre des symptômes comme ceux de la femme et des circonstances identiques à celles de la vie de ce jeune couple. Devant l'étonnement de son confrère, Charcot répliqua avec vivacité « Mais dans des cas pareils, c'est toujours la chose génitale, toujours...toujours...toujours ». Freud, qui était tout près de Charcot, en était resté stupéfait pendant quelques instants avant de se demander « puisqu'il le sait, pourquoi ne le dit-il jamais ? ». Mais il a reconnu que l'impression fut oubliée et que son attention se focalisa à nouveau sur l'anatomie du cerveau et la reproduction expérimentale de paralysies hystériques.

Le gynécologue **Rudolph Chrobak** enfin, confia à Freud, qui venait de débiter dans la carrière médicale et dans le soin des maladies nerveuses, le suivi d'une de ses patientes souffrant de crises d'angoisse. Chrobak expliqua à Freud qu'après dix-huit ans de mariage elle demeurait encore « virgo intacta ». Il ajouta que ce mal ne comportait qu'un seul traitement ; nous le connaissons bien, dit-il, mais malheureusement, nous ne pouvons l'ordonner : « Penis normalis dosim repetatur », qu'on peut traduire par l'ordonnance suivante : « dose normale de pénis, à renouveler ».

Là encore Freud n'en croyait pas ses oreilles et était tout prêt à blâmer le cynisme de son protecteur. Ces informations avaient sommeillé en lui pendant des années pour se réveiller, dit-il, en tant que conception personnelle, originale devant les faits cliniques qu'il rencontrait dans sa pratique. Selon ses propres mots, ce n'est qu'après un « léger flirt » avec ces idées aperçues sur la vérité de la cause sexuelle, qu'il finit par les « épouser ».

Il fit un pas de plus en affirmant la réalité de la sexualité infantile : l'enfant a la capacité tout comme l'adulte d'obtenir une satisfaction pulsionnelle à partir des zones érogènes non exclusivement génitales. Au fur et à mesure qu'il poursuivait et approfondissait l'observation des enfants, le fait s'imposait à lui. Ce qui lui fit dire qu'il trouvait singulier qu'on se fût donné tant de peine pour ne pas l'apercevoir (Contribution..., p. 85).

2-La thèse concernant **le transfert** datant également de la période préhistorique de la psychanalyse :

Alors qu'il appliquait encore la méthode sous hypnose, Freud fit l'expérience suivante : « Comme ce jour- là je venais de délivrer de ses maux l'une de mes plus dociles patientes...[celle-ci] en se réveillant me jeta les bras autour du cou....J'avais l'esprit assez froid pour ne pas mettre cet événement au compte de mon irrésistibilité personnelle et je pensai avoir saisi la nature de l'élément mystique agissant derrière l'hypnose » (Ma vie et la psychanalyse³, pp. 35, 36).

Il venait de découvrir le transfert qu'il définira ainsi : c'est la reproduction de relations affectives précoces, émanant de la période refoulée de l'enfance (Ma vie et la psychanalyse, p. 54). Il ajoutera que la psychanalyse ne fait que découvrir et isoler le transfert qui est un phénomène humain général, qui domine toutes les relations d'une personne avec son entourage.

Il constatera que lorsque la tendance au transfert manque ou est devenue tout à fait négative, nous nous trouvons devant des cas pathologiques, comme dans la démence précoce ou la paranoïa (Ma vie et la psychanalyse, p. 53).

Je vais m'arrêter là concernant l'héritage freudien pour en venir, après la mort de Freud, aux avatars du mouvement psychanalytique avec l'IPA, association internationale dans laquelle **Lacan** était partie prenante au niveau de la branche française qui s'appelle toujours la Société Psychanalytique de Paris (SPP). Il l'avait intégrée en 1934 et en fut élu membre titulaire en 1938.

Lacan a été **exclu, en 1963**, du sein de l'IPA, par les instances internationales qui étaient en désaccord avec lui à propos de la durée des séances et des positions théoriques qui rendaient compte de sa pratique des séances courtes. Il a parlé de cet événement comme d'une

« excommunication », sous-entendant que l'IPA agissait comme tenant d'une religion où les standards formels avaient pris valeur de consistance théorique et pratique.

Avec ceux qui l'ont suivi dans cette excommunication, il a fondé en **1964, l'Ecole Freudienne de Paris**, l'EFP. Le terme « **Ecole** », comme nouvelle expérience de communauté analytique, est à prendre nous dit-il, au sens où dans les temps antiques il voulait dire certains lieux de refuge voire bases d'opération contre ce qui pouvait déjà s'appeler *malaise dans la civilisation* (Annuaire, préambule, p.99), bien avant la parution de l'ouvrage de Freud.

Au niveau institutionnel, l'Ecole de Lacan a donné forme collégiale au fonctionnement des rouages avec des permutations régulières visant à contrer les effets de chefferie que l'Association créée par Freud a inmanquablement révélés. Cependant il a toujours gardé la direction de son Ecole comme garantie de l'orientation doctrinale.

Il a poursuivi dans la voie ouverte par Freud, transmettant l'héritage reçu, mettant à jour la cohérence qui oriente cet enseignement. C'est ce qu'on a appelé le retour à Freud.

Lacan a fait ressortir le tranchant de la découverte freudienne, explorant le champ freudien comme essentiellement centré sur la question du désir inconscient et ses paradoxes.

Le champ qu'il a exploré au-delà du champ freudien sera appelé, après lui, le « **champ lacanien** ».

La dissolution de l'EFP en 1980, voulue par Lacan, est intervenue après des tensions institutionnelles et théoriques à propos de l'introduction de la passe, dispositif lacanien de garantie des analystes de son Ecole.

Je reprends la définition qu'en donne C. Soler : La passe est un dispositif qui consiste à tenter d'authentifier la qualification de l'analyste à partir d'une épreuve de transmission où le candidat nommé « passant » témoigne sur sa propre analyse, sur ce qu'elle a changé, ce qu'elle lui a appris et ce qu'il a aperçu des voies par où lui est venu le désir de l'analyste.

Le jugement (authentifier le virage de l'analysant à la position de l'analyste) y est confié à un jury d'analystes confirmés, mais le recueil du témoignage revient à un « passeur » encore analysant, quoique parvenu à un moment du virage de fin d'analyse et que l'on peut supposer être presque au pair avec le passant (La psychanalyse..., p.24).

A quatre-vingt ans, Lacan s'est rendu, en Août 1980, à la rencontre internationale de Caracas où il a annoncé la création de la « **Cause freudienne** », disant « vous voyez que je tiens à cet adjectif. C'est à vous d'être lacaniens, si vous voulez. Moi, je suis freudien » (Almanach de la dissolution⁴, Le séminaire de Caracas, pp. 82-87). La Cause Freudienne n'a pas survécu aux attaques des opposants à la passe.

Jacques-Alain Miller a alors fondé, en janvier **1981, l'Ecole de la Cause Freudienne** que Lacan a adoptée, selon ses propres termes, avant de s'éteindre en septembre de la même année.

L'ECF a mis la passe au centre du dispositif de garantie des analystes de l'École (A.E.). Un autre titre, celui d'Analyste membre de l'École (AME) sanctionnera l'expérience de ceux qui ont fait leurs preuves de praticiens aux yeux de la communauté. Ailleurs, c'est ce dernier principe qui prévaut en matière de garantie, sous des appellations différentes.

En **1998**, les **dissidents** de l'École de la Cause Freudienne, autour de Colette Soler et de quelques autres, ont rejeté le pouvoir de l'Un qui prétendait, au nom du pouvoir institutionnel, s'imposer dans l'orientation du savoir doctrinal issu de la pratique et de la clinique.

En créant les Forums du Champ lacanien, ils ont posé les bases de ce qui deviendra en décembre 2001 l'**École de psychanalyse des forums du champ lacanien**. EPFCL. Ne rien empêcher, ne rien règlementer en matière d'élaboration de savoir, mais prévoir des dispositifs d'épreuve sans lesquels aucune garantie n'est possible, telle a été leur visée.

Si le champ freudien est le champ du désir inconscient, le **champ lacanien est le champ de la jouissance**, dans une définition de la jouissance qui dépasse de beaucoup la notion de plaisir et de satisfaction, puisqu'elle englobe tout ce qui est au-delà du plaisir, tout ce qui excède le plaisir. « Cela commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence » (Séminaire XVII⁵, p. 83). C'est comme le tonneau sans fond des Danaïdes, c'est sans limite. Il n'y a que la mort qui fasse arrêt.

Toutes les addictions inexplicables jusque-là trouvent leur fondement dans cette vision lacanienne de la jouissance, qui est de plein pied dans la modernité.

Je me centrerai sur ce qu'une **École de psychanalyse** a à soutenir en ce monde dans l'optique de Lacan, à savoir soutenir le **discours psychanalytique**, tel qu'il a fini par le formaliser dans son Séminaire XVII, « L'Envers de la psychanalyse » (1969/1970).

Ce séminaire tente de penser la réalité humaine, c'est-à-dire la réalité de l'être parlant, en termes de « **discours** » : Les « parlêtres » ont des relations les uns avec les autres, ils parlent, ils échangent, à la limite ils se taisent. Ce faisant, ils s'inscrivent dans un discours, c'est à dire une **structure langagière**. Le discours peut être sans paroles, mais pas sans langage. Colette Soler remarque que « ce n'est pas le discours que l'on tient, c'est le discours qui nous tient, qui nous lie socialement » (Cours du 9/11/83, p. 2). Cela veut dire que le discours fait lien social pour le « parlêtre » dans la mesure où il est assujéti à l'ordre du langage.

Il existe des êtres humains qui parlent, qui écrivent, mais qui n'arrivent jamais à s'inscrire dans un discours. Ils sont hors discours, hors lien social. C'est le cas des psychotiques qui ne sont pas soumis à l'ordre du langage ou du signifiant.

Les quatre discours :

Lacan a épinglé tous les liens sociaux entre les parlêtres selon quatre discours : le discours du maître, le discours de l'hystérique, le discours universitaire et le discours du psychanalyste.

Chacun de ces liens sociaux, de ces discours, entre deux personnes ou deux groupes, entre un émetteur et un récepteur, se caractérise par la place maîtresse qui est la place du commandement, occupée par un agent, et la place de son partenaire, appelé l'autre. L'agent commande à l'autre de produire quelque chose, mais la vérité ne réside pas dans cette production. La vérité de chaque discours est voilée, refoulée, inconsciente.

Agent → autre

Vérité // production

La flèche indique une relation qui est de l'ordre de l'impossible : mission impossible que de gouverner, éduquer, faire désirer, psychanalyser. On va y revenir.

Les deux barres indiquent que le lien entre production et vérité est rompu. Retrouver la vérité inconsciente d'un discours relève de la contingence. Et on ne retrouve jamais que des petits bouts de vérité.

Le discours du maître, c'est le premier discours apparu dans l'histoire de l'humanité et qui est toujours en fonction dans des formes modernes que la démocratie s'efforce de rendre supportables, voire confortables. Il est irréductible.

Dans le couple du maître antique et de l'esclave, le maître donne des ordres ; il s'identifie au signifiant maître S1. Il veut que ça marche, il ne se pose pas de questions. Il a pour partenaire l'esclave. C'est lui qui travaille. Celui-ci a un savoir-faire (S2) que le maître n'a pas et que l'esclave met au service de la production ordonnée par le maître. La vérité de ce discours ne réside pas au niveau de la production (l'objet plus de jouir/ plus- value). La vérité refoulée dans ce mode de lien social concerne le maître en tant que sujet singulier. Le maître ne veut rien savoir de ce qu'il est en tant que sujet manquant, désirant (\$ = S barré), s'agrippant à la « passion de l'ignorance ».

Le discours de l'hystérique existe aussi depuis toujours.

A l'inverse du maître, l'hystérique, homme ou femme, montre son désir singulier et le met en position maîtresse dans le lien social à l'autre. Le sujet- maître (\$) est en place d'agent et veut avoir la maîtrise de l'autre, défini socialement comme un maître (S1).

Dans le couple de l'hystérique et du maître, l'hystérique veut maîtriser le maître, non pas pour qu'il produise des biens, mais pour le faire désirer, pour qu'il produise un savoir (S2) sur le désir qui l'anime, sans le satisfaire.

La vérité voilée dans ce discours c'est que l'hystérique, et plus généralement le névrosé, méconnaît la jouissance qu'il a dans la promotion du désir insatisfait. C'est une allumeuse, pourrait-on dire !

Le discours universitaire, c'est le 3^{ème} discours apparu.

Il n'a pas existé tout de suite dans la civilisation. Il a fallu d'abord qu'un savoir se constitue avant que soient créées les écoles, les universités. Mais à partir du moment où un savoir s'est constitué, ce qui a changé c'est la place du savoir dans la civilisation, dans le lien social. Il est passé à la place maîtresse, il a pris le commandement. Le couple de l'universitaire et de l'étudiant est né.

A l'université le savoir- maître (S2) est en place d'agent. L'étudiant est à la place de l'autre (a) qui travaille pour produire quelque chose de culturel, une thèse (§).

La vérité voilée c'est que cette production a rapport avec un nom d'auteur. Advenir au nom, se faire un nom de maître, c'est ça qui joue le rôle voilé de signifiant maître (S1) (Séminaire XVII, pp. 220, 221).

Le discours de l'analyste.

C'est le dernier discours apparu comme référence. Le discours du maître en est l'envers.

Dans le couple de l'analyste et de l'analysant, l'analyste est à la place maîtresse mais, dans la cure, il n'opère pas au nom du savoir constitué, comme dans le discours universitaire, même si pour pouvoir opérer dans ce discours l'analyste doit avoir un certain savoir que Lacan appelle « **le savoir de l'analyste** ». Il n'opère pas non plus au nom du signifiant maître comme dans le discours du maître, ni au nom de son désir particulier comme dans le discours de l'hystérique.

Et pourtant il opère comme agent dans ce lien social qu'est une psychanalyse, il opère avec ce que Lacan appelle « **le désir de l'analyste** », qui est un désir de la différence absolue. Il intervient comme semblant d'objet (a), cause du désir analysant (§), en le mettant au travail de produire ses signifiants à lui, ses signifiants maîtres (S1) qui le représentent. Le savoir inconscient -S2 - est refoulé.

Pour l'**analysant** son savoir est latent. « On est là, dit Lacan, pour arriver à ce qu'il sache tout ce qu'il ne sait pas, tout en le sachant. C'est ça l'inconscient ! » (XVII, p. 130). Un savoir insu (S2) à déchiffrer. Pour l'**analyste**, « le contenu latent c'est l'interprétation qu'il va faire, en tant qu'elle est, non pas ce savoir que nous découvrons chez le sujet, mais ce qui s'y ajoute pour lui donner sens » (XVII, p. 130).

Freud avait buté dans la cure sur le rejet par le sujet analysé, de son incomplétude, de son manque, appelé « castration », et que Lacan décline sous les espèces du manque à être, manque à avoir, manque à savoir, manque à jouir.

Là où Freud avait buté, Lacan considère que c'est la solution :

On vient à la psychanalyse en faisant signe de la division dont on souffre et on va la traiter en la maintenant et non pas en cherchant à la supprimer. Elle est irréductible. Le savoir qu'on acquiert sur cet impossible soigne de l'impuissance et du sentiment douloureux qui l'accompagne. Lacan parle du « **gay savoir** ».

Voilà la raison d'être de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien : élaborer, transmettre et recueillir cette expérience qui se renouvelle dans chaque cure et qui nécessite le témoignage de ceux qui l'ont traversée. Au cartel de la passe- qui a remplacé le jury de l'époque de Lacan- d'authentifier qu' « il y a de l'analyste » du côté du « passant »...

Bibliographie :

- 1—Freud S., Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique (1914) in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, 1987, PBP.
- 2—Soler C., Soler L., Adam J., Silvestre D., *La psychanalyse, pas la pensée unique*, Paris, 2000, Editions du Champ Lacanien.
- 3—Freud S., *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, 1983, Gallimard.
- 4—Almanach de la dissolution, Paris, 1986, Navarin Editeur/ Diffusion SEUIL.
- 5— Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1975

Lina PUIG

Membre de l'EPFCL

Psychologue- Psychanalyste

13 Bd Rabelais

34000 Montpellier

06 70 57 73 03